

Abo Dialogue sur la crise

«On voit arriver le bout du tunnel, la lumière au loin»

Samia Hurst, bioéthicienne, et Marc Pernot, pasteur, reviennent sur l'année 2020, entre leçons et lueurs d'espoir.

Aurélie Toninato, Marianne Grosjean

Publié aujourd'hui à 06h43



Avec leurs sensibilités et leurs expertises respectives, Samia Hurst et Marc Pernot se penchent sur les bouleversements induits par le Covid, les valeurs à conserver et l'espoir à retrouver.

Magali Girardin

Samia Hurst est directrice de l'Institut éthique histoire humanités à l'Université de Genève, bioéthicienne et médecin. Marc Pernot est pasteur à l'Église protestante de Genève, ancien pasteur de l'Oratoire du Louvre et fondateur du blog jecherchedieu.ch , qui propose des ressources aux personnes en quête de sens. Avec leurs sensibilités et leurs expertises respectives, ils se penchent sur les bouleversements induits par le Covid, les valeurs à conserver et l'espoir à retrouver.

Comment allez-vous fêter Noël dans ces circonstances si particulières?

Samia Hurst (S.H.): C'est un moment extrêmement important, LA grande réunion familiale, mais sans religion. Nous sommes une famille recomposée et nous allons fêter de manière démultipliée, en plusieurs petits groupes et dehors. Avec le Covid, le danger est surtout de se réunir à l'intérieur, de partager le même air dans une pièce fermée. Nous allons donc organiser thé et vin chaud au jardin. Nous verrons la famille en Italie par webcam. C'est un Noël «coronacompatible», dans l'intimité et les conditions de sécurité, afin de pouvoir être tous là l'an prochain pour le fêter cette fois ensemble.

Marc Pernot (M.P.): Avec ma femme, nous n'allons rien faire de spécial, si ce n'est un déjeuner le 25 avec un couple d'amis. Je ne peux pas voir ma mère, elle est âgée de 94 ans et vit à Paris. De toute manière, je ne suis pas vraiment versé dans les grands rassemblements familiaux ni les grandes fêtes.



Samia Hurst, directrice de l'Institut éthique histoire humanités à l'Université de Genève, bioéthicienne et médecin.

Magali Girardin

Si Calvin revenait aujourd'hui à Genève, il serait satisfait de ce Noël sans grand faste...

M.P.: Je n'aime en effet pas Noël tel qu'on le fête aujourd'hui, avec l'obligation d'offrir des cadeaux ainsi que ce bonheur sur commande, cela me semble artificiel. Calvin appréciait de vivre les choses sincèrement, et donc librement. On sait très bien que Jésus n'est pas né le 25 décembre, mais sous l'effet de l'œcuménisme, les Églises protestantes se sont mises aux temps liturgiques, avec l'Avent, Noël, le carême, Pâques, Pentecôte. Pourquoi pas, c'est une pédagogie sympathique, mais ce n'est pas beaucoup plus que cela pour moi.

Comment conserver un esprit de partage sans être tous réunis?

M.P.: On peut le manifester par de petites attentions, comme des biscuits déposés dans la boîte aux lettres, des cartes de vœux. J'ai reçu des pantoufles en feutre aux

armes de Genève très confortables, c'était une jolie attention!

S.H.: Il existe une tradition américaine qui consiste à écrire une lettre de Noël pour raconter l'année écoulée de toute la famille. Pour la première fois, je vais le faire. C'est une manière de partager les expériences humaines et c'est d'autant plus important cette année parce que l'on n'a pas pu échanger autant que d'habitude. Il est possible de conserver un aspect collectif pour ce Noël, il faut simplement prendre quelques précautions, être inventifs et éviter les grands groupes.



Marc Pernot, pasteur à l'Église protestante de Genève, ancien pasteur de l'Oratoire du Louvre et fondateur du blog jecherchedieu.ch

Magali Girardin

La crise a-t-elle accru le besoin de spiritualité, selon vous?

M.P.: Je pense qu'il y a eu un besoin accru dans la première vague surtout, face au choc que cela a représenté. Aujourd'hui, c'est plus diffus, les personnes vont peut-être plus en profondeur chercher les réponses en eux-mêmes. Cela pourrait être l'un des «bénéfices» de cette crise: nous entraîner à avoir une réflexion sur ce qui

compte pour nous, quelles sont nos priorités, nos désirs. Chercher ce qui est de l'ordre de la vie au-delà de la simple survie. On prend également conscience du besoin d'attachement. On a beau revendiquer une indépendance, une liberté, au fond, on se rend compte dans ces moments-là que nous avons besoin des autres, d'avoir une visée, de s'ouvrir à la spiritualité.

Des «coronasceptiques» estiment que la science est une nouvelle religion et qu'on nous demande de croire à ce qu'elle dit sans que le citoyen lambda puisse vérifier ses conclusions. Que leur répondre?

S.H.: Que le citoyen lambda devrait être en mesure de vérifier, justement. Aujourd'hui, la société dépend tellement des sciences et de la technologie que c'est un enjeu citoyen que chacun puisse comprendre. Or, quand on parle du virus, du vaccin, les gens ne savent effectivement pas comment on sait. Apprendre comment la science sait les choses et pourquoi elle ne sait pas tout devrait faire partie d'un bagage commun dans les programmes de l'enseignement obligatoire. Une fois que l'on comprend comment on sait, sur quoi se base telle assertion, une part du discours scientifique devient plus intelligible.

Comprenez-vous le discours de certains qui estiment que leur liberté est entravée?

S.H.: Oui, nous protéger mutuellement implique certains choix et aussi certaines règles, qui entravent effectivement notre liberté. Notre liberté, cela dit, s'arrête où commence celle des autres. Porter le masque est par exemple un fardeau léger. Ne plus pouvoir sortir sans risquer sa vie, comme ce serait le cas pour nombre d'entre nous si personne ne portait le masque, serait une entrave à la liberté bien plus lourde.

M.P.: Le protestant est très attaché à sa liberté de penser et de prier à sa façon. Mais aussi à sa responsabilité personnelle dans la cité. Il est normal de prendre notre part dans l'effort sanitaire, ne serait-ce qu'en pensant aux soignants et aux personnes à risque. Si nous célébrons Jésus en ce temps de Noël, nous pourrions nous laisser inspirer par sa vie au service de l'autre.

Cette crise a-t-elle créé plus de solidarité ou renforcé l'individualisme, y a-t-il encore une cohésion sociale?

S.H.: Le virus, comme l'eau en hiver, rentre dans les failles, gèle et parfois les fait éclater. Un économiste américain, Robert Reich, a écrit un article en début d'année où il disait que la pandémie allait révéler que la manière dont on pense les groupes sociaux ne tient plus. Il en a décrit de nouveaux, quatre au total: les «éloignés» (ceux qui sont en télétravail et pas à risque sur leur santé et leur travail), les «indispensables» (comme les soignants, qui ne sont pas à risque du point de vue de l'emploi mais de leur santé oui), les «impayés» (ceux qui risquent de perdre leur emploi ou l'ont perdu, qui ont tendance à prendre des risques pour pouvoir survivre et du coup sont à risque pour leur santé). Enfin, les «oubliés», dans les prisons, les foyers d'accueil, la rue. Le point de vue de ce qu'est la pandémie diffère suivant la catégorie à laquelle on appartient. Pour faire corps social, il faut pouvoir répondre aux besoins de toutes ces catégories. Or, on n'y arrive que partiellement. Mais on n'y parvenait pas totalement avant non plus. Les épidémies sont des révélateurs d'une situation antérieure, et parfois elles l'aggravent. Faire face à une pandémie exige de s'occuper de ça aussi.

Pendant la première vague, on parlait beaucoup du «monde d'après», moins égoïste, moins matérialiste, plus éthique. Qu'en reste-t-il?

S.H.: Actuellement, nombreux sont ceux à être dans la survie immédiate. Il y a de l'épuisement aussi. Il faudra voir dans quelle mesure ces réflexions ressurgissent après la crise, lorsqu'un nombre important de personnes seront vaccinées, lorsqu'il y aura moins de craintes de tomber malade. Les questions posées étaient de bonnes questions, comme l'interrogation sur ce qui est essentiel ou non. Il est devenu très visible que la société ne donne justement pas de valeur aux choses dans la mesure de leur degré d'essentiel. On a vu des gens mal payés, avec un emploi mal valorisé, être pourtant essentiels. Est-ce que quand on aura plus de sécurité, on se reposera ces questions?

M.P.: Il était intéressant de lâcher l'imagination, comme un grand brainstorming. Mais à un moment, il est bon de retomber sur Terre, il faut faire le tri et entrer dans un certain travail moins spectaculaire pour se concentrer davantage sur ce qui est possible. En parallèle, je crains que d'autres idées ne finissent par s'imposer: on ressortira fragilisés de cette crise et je crains que des requins – populistes, complotistes, fanatiques religieux – n'en profitent pour abuser des personnes.

De nombreux rites sociaux ne peuvent plus avoir lieu ou seulement de manière entravée (mariage, enterrement, accompagnement de la fin de vie, fêter la majorité, etc.). Quels impacts cela a-t-il?

M.P.: Dans le protestantisme, le rite est secondaire mais c'est tout de même une aide, un partage, un moyen de soutien. On le constate en particulier pour le deuil, où il aide à avancer. Et il est vrai qu'à cause de la pandémie, le temps du deuil est malheureusement bousculé. Même trop isolé, l'essentiel peut rester: le «travail» de réflexion personnelle et de connaissance de soi, par la prière.

S.H.: Les rites de moments heureux, comme le mariage, peuvent être décalés, reportés. Car on peut se réjouir sur la durée. En revanche, on ne peut pas différer un enterrement, un deuil, on ne peut pas attendre un an pour être triste... Ce qui m'inquiète, c'est la diminution des rites de soutien informels, surtout en période de deuil, où l'on n'ose peut-être plus aller rendre visite, apporter un plat de lasagnes pour soulager la famille endeuillée. L'entrave, aussi, aux rites autour de la fin de vie.

Comment retrouver espoir et optimisme pour 2021?

M.P.: Il y a un travail d'introspection à faire. Il faut faire l'effort d'avancer, on ne peut pas encore tenir longtemps en retenant son souffle. Chercher au fond de soi ce qui nous aide à tenir debout et nous redonne de l'élan. Le salut ne vient pas magiquement, il est bon de rechercher ce qui (et celui qui) peut nous aider à sortir de cet état de survie pour retrouver que la vie est digne d'être vécue. Le croyant sait où trouver les ressources et les raisons d'espérer, car c'est une démarche qu'il pratique dans sa réflexion et sa spiritualité personnelle.

S.H.: Il y a des raisons d'espérer. On voit arriver le bout du tunnel, on ne sait pas encore à quelle distance il est mais on voit la lumière au loin. On atteindra la sortie lorsqu'il y aura suffisamment de personnes vaccinées pour éviter de submerger les hôpitaux. En attendant, on ne peut en effet plus retenir notre souffle. Il faut remplir de manière «Covid-compatible» des besoins fondamentaux, comme rire, jouer, se nourrir d'art, de culture, trouver de la beauté, du lien.